

ECONOMIE ET CIRCULARITÉ

OLIVIER ASSOULY*

Que le discours économique considère la monnaie comme l'un de ses objets comme l'une des composantes indissociables de l'économie, c'est là une évidence qu'il serait sans doute déplacé de soumettre à la discussion. Cependant, lorsqu'on se réfère à la distinction qu'opère Aristote entre l'économie et la chrématistique, une telle évidence apparaît aussitôt suspecte. L'économie demeure restreinte et limitée dans la mesure où elle ne vise qu'à satisfaire des besoins vitaux et indispensables. En revanche, motivée par un désir d'enrichissement démesuré, la chrématistique se caractérise par une absence de limites à la richesse et à la possession¹. L'économie nécessite l'échange, la circulation, le retour. Le cercle des échanges permet de satisfaire aux besoins vitaux et élémentaires. Parce qu'elle constitue un témoin privilégié du caractère originellement domestique et par là restreint de la notion d'économie, l'étymologie du terme demeure précieuse : économie vient du grec *nomos* (loi) et *oikos* (la maison). Ce modèle d'économie se différencie catégoriquement de la chrématistique, comme la mesure de la démesure et le nécessaire du superflu. Dans la mythologie grecque, le rapport économie/monnaie, à la fois contradictoire et complémentaire, se laissait déjà pressentir avec Hestia et Hermès. Située au centre de l'espace domestique, au cœur de l'économie, Hestia évoque l'immobilité, le centre, le foyer, la permanence, le dedans, la stabilité, la clôture et le repli sur soi-même. Figure de la circulation et du mouvement, de l'interprétation et de l'échange commercial, Hermès pointe vers la chrématistique et la monnaie ; il symbolise le dehors et l'hétéronomie, le vol et le voyage, ne connaît ni frontières ni limites.

Sans partager les mêmes objectifs ni les mêmes présuppositions théoriques, Marx et Aristote s'entendent pour prêter à la monnaie cette tendance à la démesure : «Le mouvement du capital n'a donc ni fin ni mesure»².

Dans la conception aristotélicienne ou platonicienne de la cosmologie, le mouvement circulaire prévaut et constitue la forme la plus accomplie de mouvement. Sachant que le mouvement circulaire est parfait, il devient

145

* *Philosophe, ancien élève de l'École normale supérieure, EHESS, Paris.*

1 *Aristote, Les Politiques, I.*

2 *Marx, Capital, livre I, éd. PUF, p.172.*

indispensable de se conformer à ce modèle divin : «Voilà de quelle façon et à quelles fins ont été engendrés ceux des astres qui cheminent à travers le ciel et reviennent sur leurs pas; c'est afin que ce monde ait la plus grande ressemblance possible avec le vivant parfait et intelligible, pour ce qui est d'imiter la nature éternelle»³. Tout comme la politique et l'individu, la vie économique doit s'ordonner selon le modèle divin et parfait, par analogie avec les astres dont le mouvement circulaire s'approche autant que possible de la «la nature éternelle». C'est dans l'imitation du «vivant parfait et intelligible» que se fonde le privilège du cercle et de la circularité de l'économie. En se fondant et en se subordonnant à ces instances qui le surpassent en dignité, le monde supralunaire et l'éternité, l'économie se heurte au problème suivant : une transformation des conceptions cosmologique et physique entraîne-t-elle également une transformation du concept classique d'économie ? Marx se rattache-t-il encore au modèle grec de la circularité économique ? Dépend-il d'une détermination cyclique de l'économie ? Autant nous disposons de textes de Marx sur le problème de la crise, autant ceux-ci font défaut concernant les cycles. Nous nous risquerons à soutenir que si la réflexion de Marx sur les crises se dispense de traiter des cycles, c'est qu'il thématise, dans ses analyses du mode de production capitaliste, une crise du modèle économique classique, fondé sur la figure du cercle. Cette crise paraît d'autant plus patente que, au cours du XVII^e siècle, le privilège du mouvement circulaire se voit contesté par le mouvement rectiligne de la loi d'inertie de Newton⁴. Ce discours qu'on appelle depuis Aristote *économie* n'intègre pas sans difficultés la question de la monnaie. Plus exactement, là où il est question de monnaie, il s'agit le plus souvent d'une économie dégénérée, d'une catégorie dangereuse de l'échange, de sa perversion, d'un type de mouvement, rectiligne et démesuré, contraire à la perfection du mouvement circulaire, limité et parfaitement accompli⁵.

Pour percer «l'énigme de la monnaie», Marx fait retour aux marchandises : «La forme-marchandise simple est donc le germe de la forme-monnaie»⁶. La monnaie a d'abord due être marchandise. La métaphore de la germination justifie le retour à la source, au privilège de forme-marchandise. Mettre en évidence l'origine de la monnaie, c'est remonter à la marchandise et par là-même indiquer un point de raccordement et une liaison entre la sphère des échanges et la monnaie, entre l'économie et la

3 Platon, *Timée*, 39 d.

4 Nous renvoyons notamment aux travaux encore inédits de Barbara Stiegler.

5 A propos du caractère parfait et accompli du mouvement circulaire pour Aristote, nous renvoyons aux explications et aux analyses de Heidegger dans *Qu'est-ce qu'une chose ?* Voir pp.92-93 de la traduction française, Gallimard, 1971.

6 Marx, *Le capital*, livre I, p.81.

chrématistique. Cette filiation s'inscrit dans la continuité d'Aristote, qui admet également que la chrématistique dérive de l'économie. L'entrelacement de ces deux champs offre la possibilité de faire une histoire des rapports de l'économie et de la monnaie, de l'économie et de la chrématistique, du privilège de la circularité et de l'émergence du mouvement rectiligne, de la mesure et de la démesure, du cycle économique et d'une crise interminable, sans retour possible.

Le procès d'échange de la marchandise s'accomplit «en deux métamorphoses opposées et complémentaires : transformation de la marchandise en argent et retransformation de l'argent en marchandise»⁷. Ce procès rend compte de la circulation des marchandises. Il est lui même circulaire puisqu'il débute et se boucle sur la marchandise. Dans ce cercle, la monnaie n'occupe qu'une place intermédiaire, elle n'est qu'un «moyen de circulation». Surpassée en dignité par la marchandise, elle reste secondaire : un simple moyen en vue d'une fin. Marx formalise le procès d'échange de la marchandise de la façon suivante :

marchandise - argent - marchandise
M - A - M

Sans ce *mouvement*, le procès d'échange n'aurait pas lieu : M - A, suivi de A - M. Au sein du processus, «l'argent apparaît d'abord comme le cristal de la valeur solide en lequel se transforme la marchandise pour ensuite se liquéfier et se perdre». L'argent assure la solidification de la valeur. Aussitôt ce processus accompli, l'argent se liquéfie. Comme tel, l'argent est *liquide*. En ce sens, Marx se situerait encore au cœur d'un modèle économique calqué sur le modèle du vivant, dans lequel l'argent est au corps social ce que le sang est au corps, une substance liquide. Or, une conception physiologiste de la monnaie court le risque de manquer certaines particularités de l'argent, irréductibles au modèle *économique* du vivant. L'argent semble avoir ici la charge d'une fonction déterminée : «L'argent, en tant que médiateur de la circulation des marchandises, acquiert la fonction de moyen de circulation»⁸. La monnaie a cependant une fonction d'un type spécial, car elle possède le privilège du *mouvement* (circulation des marchandises) et du *changement* (solidification de M en A puis liquéfaction de A en M). Ces deux caractères sont essentiels, parce qu'ils permettent à la monnaie et au temps de se solidariser.

En effet, en s'apparentant au mouvement et au changement, la monnaie remplit les conditions qui définissent la temporalité selon Aristote : «On voit qu'il n'y pas de temps sans mouvement ni changement»⁹. L'enjeu de la

⁷ *Ibid.* pp.118-119.

⁸ *Ibid.* p.129.

⁹ Aristote, *Physique*. IV. 218 b 29 - 33.

question du temps devient fondamental, non seulement parce que le cycle et la crise sont impensables en dehors d'une conception déterminée du temps, mais surtout parce que la dimension temporelle (*mouvement et changement*) de la monnaie ouvre sur l'horizon de la temporalité et la possibilité du temps. Si le problème du temps se pose notamment dans la sphère économique, c'est que pour réaliser l'échange, il faut disposer d'une médiation, un équivalent universel, une mesure commune, qui divise le procès général d'échange en plusieurs moments espacés dans le temps. *A contrario*, Marx peut concevoir la disparition de la crise, sa suppression. Pour cela, il faudrait que l'achat et la vente coïncident dans le temps, qu'ils se réalisent simultanément, que le temps se résorbe en eux jusqu'à s'effacer dans l'instantanéité. C'est exclusivement dans le troc, sans l'interposition de la monnaie, que cette coïncidence peut exister. On pressent que ce qui conduit Marx à penser le troc comme *solution* à la crise, c'est qu'il désigne une forme d'échange qui déjoue la forme du temps. La crise et la contradiction qui la fait éclater sont inhérentes à l'argent et à un mode de production déterminé, le capitalisme, qui ne fait qu'exacerber la contradiction jusqu'à la crise.

Le procès d'échange se décompose en plusieurs moments, en plusieurs étapes (M - A - M). Pour comprendre le caractère monétaire et par conséquent temporel du processus, il faut cesser, comme le fait Say, de croire que «les produits s'échangent contre des produits» et que «l'équilibre des vendeurs et des acheteurs»¹⁰ est en permanence assuré. Marx poursuit en posant l'hypothèse suivante : à la suite d'une «circonstance ou d'un concours de circonstances, les prix courants des marchandises tombent au-dessous des coûts de production. Il s'ensuit une réduction de la reproduction du capital, sinon son arrêt. Cette chaîne de circonstances négatives fait éclater une crise. Dans la sphère de la circulation, achat et vente s'immobilisent l'un et l'autre ; du capital inoccupé apparaît dans la forme de l'argent oisif¹¹. L'hypothèse de Marx apparaît cependant discutable, voire irrecevable. Les circonstances qui conduisent à l'éclatement de la crise peuvent être purement accidentelles et contingentes. Si les circonstances qui génèrent une crise sont accidentelles, cette dernière se réduit à son tour à un simple accident et à un désagrément déplorable, sans véritable gravité au fond. En tant qu'accident, la crise ne remet en cause la structure générale du mode de production capitaliste. Mais les choses ne se présentent pas aussi simplement. Les circonstances de la crise sont certes accidentelles, mais la possibilité de voir surgir cette crise appartient à l'essence même du mode de production, à la logique M - A - M. La

¹⁰ *Théories sur la plus-value*, t.II, édition Idées NRF, p. 251.

¹¹ *Ibid.* p.252.

contradiction est inhérente au mode de production qui la génère. Elle reste insoluble, à moins que le capitalisme vienne à disparaître. Le scénario que réalise la crise n'est que la forme exacerbée d'une tendance propre au capitalisme, «à un certain niveau de développement et d'extension de la production marchande».

Dans ce contexte, la monnaie est bien davantage qu'un simple moyen de circulation : «L'argent n'est pas seulement le moyen par lequel s'effectue l'échange, mais aussi le moyen par lequel l'échange d'un produit contre un autre se décompose en deux actes séparés dans le temps et dans l'espace¹². Ou encore : «...l'argent fonctionne comme moyen de paiement et figure dans deux phases temporellement séparées dans des fonctions différentes¹³. La monnaie génère du temps, des intervalles de temps, qui constituent à la fois l'unité de l'échange, sa condition de possibilité, et son impossibilité, son caractère contradictoire et critique. Marx met en évidence un espacement et un différé entre le processus de la production et le processus de la circulation, entre l'achat et la vente. La crise survient au moment où il n'existe plus de «transitions aisées» de l'un à l'autre, lorsque l'articulation devient irréalisable. L'articulation est irréalisable quand les deux processus sont spatialement et temporellement distincts et catégoriquement séparés. La monnaie exprime à la fois la possibilité de la crise et son surgissement, l'existence de deux processus et la décomposition de ces deux actes, ainsi que leur unité. Elle constitue une articulation, c'est-à-dire ce qui peut être deux. Et l'articulation qualifie aussi bien l'acte d'unifier que de diviser. Cette articulation se conforme parfaitement avec la définition aristotélicienne du temps. Il y a temps quand le «maintenant» (*nun*) est à la fois unité de l'avant et de l'après, unité ici de M et M'. Or une telle unité est rendue possible par la monnaie. En effet, les phases que parcourt la métamorphose «dans son mouvement, sont d'abord des formes et des phases qui, malgré cette unité intrinsèque, sont séparées dans l'espace et dans le temps¹⁴. La condition de l'unité est également celle de la séparation, de la contradiction. Le temps est l'articulation de ce qui précède le mouvement et de ce qui le suit, c'est-à-dire le fait de la coïncidence de l'antérieur et du postérieur, ce qui (dé-)compose le procès d'échange.

La monnaie met en mouvement, en circulation, les marchandises qui, «par elles-mêmes sont sans mouvement», immobiles et sans force. Aussi, la monnaie «éloigne sans cesse les marchandises hors de la sphère de la circulation en se mettant sans cesse à leur place dans la circulation,

¹² *Ibid.* p.261.

¹³ *Ibid.* p.267.

¹⁴ *Ibid.* p. 263.

s'éloignant par là-même de son propre point de départ». La monnaie affiche une prétention : de *moyen* de circulation elle devient *objet* de circulation et tend ainsi à devenir la *fin* de la circulation. Le «remplacement de la marchandise par la marchandise laisse la marchandise argent dans la main d'une tierce personne». Qu'engendre le système monétaire de mise en circulation des marchandises ? D'après Marx, «La circulation sue en permanence de l'argent»¹⁵. Et il poursuit : «Par une nécessité sociale provenant des rapports même du procès de circulation, la figure valeur de la marchandise, l'argent, devient donc maintenant fin propre de la vente». Le processus de circulation des marchandises tourne progressivement au bénéfice de l'argent.

Tout se déroule normalement lorsque la monnaie ne «fonctionne qu'idéellement comme monnaie de compte ou comme mesure des valeurs». Mais si jamais il y a un «véritable paiement» à effectuer, la fonction de la monnaie est bouleversée de fond en comble. Elle n'est plus uniquement cette «médiation exclusivement éphémère du métabolisme «de la circulation des échanges, mais elle entre en scène comme «l'incarnation individuelle du travail social». De mesure de la valeur, la monnaie prétend s'ériger en valeur, «comme existence autonome de la valeur d'échange, comme marchandise absolue». Or l'autonomie du fait monétaire engendre une contradiction qui débouche sur ce «qu'on appelle des crises monétaires». Le caractère comptable de la monnaie disparaît, celle-ci devient «sonnante et trébuchante». En sorte qu'il n'est «plus question de la remplacer par des marchandises profanes». La monnaie relève alors du sacré. Et les mots d'ordre fusent : «Seul l'argent est marchandise ! Voilà ce qu'on entend sur le marché mondial. Son âme crie après l'argent, la seule richesse, comme le cerf brâme après l'eau fraîche». L'argent se transforme en une seule force, la seule véritable force, celle dont rien ne peut plus arrêter le mouvement et la dynamique. A peine l'argent vient-il de conquérir ce privilège exclusif qu'il se charge d'opacité, opacité qui est à la mesure du danger qu'elle annonce : «Le brusque renversement du système de crédit en système monétaire ajoute l'effroi théorique à la panique pratique : et les agents de circulation tremblent devant le mystère impénétrable de leurs propres rapports»¹⁶. On assiste, pour l'économie et ses opérateurs, à une perte totale de repères et de maîtrise.

La simple fonction de paiement «déborde la sphère de la circulation des marchandises». Ce débordement correspond à un processus progressif et constant de *décollement* de la fonction monétaire de la sphère de la production et de la circulation des marchandises. Le danger se présente de

15 Marx, *Le capital*, livre I, p.128.

16 *Ibid.*, p.156.

la façon suivante : le signe, la monnaie, se défait et se décolle, de son référent, la marchandise. Le capitalisme se réduit à une production de signes monétaires. Détachée du cercle économique et de la circulation des marchandises, la finance s'institue en débordant les limites de l'économie des marchandises et elle se présente dans la violence originaire du divorce provoqué par la fonction de paiement. Marx peut en déduire que «la circulation de l'argent considéré comme capital est une fin en soi, puisque la valorisation de la valeur n'existe qu'au sein de ce mouvement sans cesse recommencé». Le capital devient synonyme de démesure : «Le mouvement du capital n'a donc ni fin ni mesure». Dans ce cas de figure, «le commencement et la fin sont une seule et même chose, à savoir l'argent, la valeur d'échange». Lorsque le commencement se confond avec la fin et la fin avec le commencement, il n'y a plus ni fin ni commencement et le mouvement devient sans fin. C'est dans le flux d'un mouvement sans fin que la question de la démesure monétaire fait surface. Et l'absence de fin correspond au fait que ce mouvement n'est plus mesuré ni réglé par les valeurs d'usage. Celles-ci devraient, en principe, constituer le centre de gravité, la ligne d'arrivée, de la circulation des marchandises. Les valeurs d'usage doivent satisfaire les besoins humains. Si les valeurs d'usage cessent de régir le procès économique, c'est la place de l'homme et de la satisfaction de ses besoins qui sont entièrement remises en question, par un système monétaire dont les objectifs et les fins ne s'articulent plus en dernier ressort sur les valeurs d'usage. C'est ainsi la fin d'une économie délimitée par des exigences vitales et biologiques, une économie dont le vivant constituait le modèle et le moteur. C'est la fin du modèle économique aristotélicien.

151

La fin de chaque circuit génère indéfiniment le commencement d'un nouveau circuit dont le terme n'est pas l'appropriation de valeurs d'usage. Ce nouveau circuit n'en finit pas de générer une force qui, outre les crises financières et les divers chocs économiques et financiers, tend toujours vers la même direction, conformément à une certaine détermination de la loi du mouvement. Newton énonce ainsi la loi de l'inertie : «Tout corps persévère dans son état de repos ou de mouvement uniforme en ligne droite, à moins qu'il ne soit contraint, par des forces s'imprimant sur lui, à changer cet état»¹⁷. Cette loi de la persévérance a des conséquences qui outrepassent le seul champ de la physique et affectent le concept classique d'économie. En énonçant : «tout corps», Newton traite indistinctement de l'ensemble des corps de la nature, il met un terme à la différence des corps célestes et des corps terrestres, et par là-même à la préséance du mouvement circulaire des premiers sur le mouvement rectiligne des

17 Newton, *Philosophiæ naturalis principia mathematica*, 1686.

seconds. En destituant le primat aristotélicien du mouvement circulaire, la physique newtonienne porte un coup sévère à la physique et à la cosmologie d'Aristote. De surcroît, l'ensemble des fondements du concept aristotélicien d'économie est dorénavant controversé. Si cette loi s'applique au mouvement monétaire, c'est qu'elle en traduit la nature. Elle spécifie que tout corps laissé à lui-même se meut uniformément en ligne droite : la monnaie qui est à la fois objet, moyen et fin d'une certaine tendance du capitalisme est abandonnée à elle-même, à sa propre impulsion, selon sa dynamique propre. Conformément à un stade déterminé du développement du capitalisme, rien ne peut plus contenir le mouvement rectiligne de la monnaie, sa formidable ascension, celui-ci devient «sans fin, ni mesure», soit démesuré et illimité. Pour mettre un terme à cette démesure, à un mouvement qui continuerait indéfiniment si rien ne venait le contraindre, l'impulsion d'une force doit provoquer une déviation par rapport au mouvement rectiligne uniforme. Ainsi le problème de la démesure monétaire se laisse-t-il thématiser, non plus selon le privilège exclusif du cercle économique, avec ses cycles et ses crises, mais selon le caractère rectiligne du mouvement monétaire, par l'action de la force. La loi du mouvement de Newton commande un changement décisif dans la conception et l'origine de la violence. Pour Newton, la violence, en tant que force, détermine le mouvement rectiligne, ainsi que sa permanence et ses changements éventuels de direction.

152

Définie comme force, la violence ne consiste plus, comme l'affirmait Aristote, dans un genre de mouvement contraire à la nature, au mouvement naturel. Dès lors, en fonction de cette loi, on comprend de quelle façon la notion de choc, de choc monétaire et l'ensemble des dérèglements monétaires (crises, inflations, krachs etc.) ne sont qu'une forme particulière de la loi de l'inertie (à côté de la pression et de la force centripète).